

### Des lavoirs de Paris et du 20<sup>e</sup> arrondissement

# Temples de l'hygiène, lieux d'une sociabilité contrôlée (1850-1910)

**Appel à souvenirs**

Vous avez connu un lavoir, ou vous avez des photos.

Écrivez-nous

**A**ncêtres de nos laveriers automatiques, les lavoirs parisiens ont en apparence peu de points communs avec leurs cousins cam-pagnards.

Modestes maillons d'une politique hygiéniste menée à grande échelle, les lavoirs du 20<sup>e</sup> arrondissement absorbent à leur rythme les progrès techniques et le machinisme en plein essor à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, période privilégiée de notre enquête.

Des usages semi-industriels qui n'en font pas moins la part belle aux festivités populaires, le lavoir restant identifié comme un cadre de sociabilité, si ce n'est comme un cadre normatif destiné à contrôler le comportement sanitaire des populations ouvrières de l'Est parisien.

#### Lavoirs privés, usages publics

Auteur d'une synthèse économique sur les Lavoirs de Paris, l'industriel et responsable syndical Jules Moisy dénombre quelques trois cents lavoirs dans les rues de Paris en 1884. En 1895, le quotidien Gil Blas en recense quatre cents.

La capacité d'accueil moyenne des équipements évoluerait autour de «cent places de laveuses».

S'intéressant aux lavoirs gérés par des entrepreneurs privés, à l'usage d'une clientèle de proximité, ces données ne considèrent ni les lavoirs des logements ouvriers et des hôtels populaires, lesquels intègrent des services de buanderie et de séchage au prix des loyers, ni ceux des asiles-ouvroirs municipaux et leur forme nouvelle d'assistance par le travail.

Mêlant volontiers les différents équipements liés à l'eau (bains-douches), les auteurs de rapports sanitaires usent de dénominations variées, du lavoir à la blanchisserie, cette dernière offrant un service complet avec apprêt du linge séché et repassé.

Propriétaires et exploitants restent difficiles à dissocier.

De la ménagère à la «blanchisseuse de fin», laquelle recourt au lavoir pour traiter les commandes de sa propre «pratique», la clientèle des lavoirs n'est pas moins éclectique.

#### Naissance d'une industrie

Jusqu'en 1850, on lave dans les cours et le séchage aux fenêtres est toléré.

Les premiers lavoirs, exigus, mal éclairés et mal ventilés, n'ont guère de quoi séduire la clientèle. Les particuliers exploitants, ou «maîtres» de lavoir, et leurs desservants, les «garçons de lavoir», constituent autant de figures impopulaires.

Les services comportent différentes options payantes : eau chaude, savon, seaux de lessive, eau de Javel... à des prix fluctuants. Les maîtres de lavoirs sont tentés de fournir du matériel de piètre qualité afin d'augmenter le temps passé par la laveuse à frictionner son linge.

Le gouvernement encourage alors la création d'établissements-modèles au profit des classes laborieuses, dans le cadre élargi d'une éducation à l'hygiène corporelle, luttant «contre l'action dissolvante de la misère».

L'essor démographique, l'inexorable recul des terrains vierges où étendre son linge, l'industrialisation de l'outillage incitent les entrepreneurs à fournir des services concurrentiels. En 1887, la société Truchon et Cie investit 8000 francs pour l'exploitation d'un lavoir au 15 rue Jouye-Rouve. D'autres lavoirs s'implantent à proximité, rue Julien-Lacroix, rue Haxo, rue de Belleville, chacun s'acquittant auprès de la Compagnie des Eaux de prix de concessions décuplés depuis 1860 et l'annexion des communes périphériques à Paris.

#### A chaque clientèle son matériel

Les lavoirs des arrondissements centraux s'adressent volontiers à

la «blanchisseuse de fin», l'employeuse professionnelle des «piéçardes» - des ouvrières payées à la pièce de linge lavée.

Dans le 20<sup>e</sup>, la proportion de ménagères est plus élevée, les femmes lavant elles-mêmes le linge de la maisonnée. La cliente vient en famille, travaille pour son compte ou celui d'une patronne. La jeune Henriette Defouloy, dix-huit ans en 1896, habite le deuxième étage d'une maison ouvrière au 14 rue Jouye-Rouve, fréquente avec sa mère le lavoir tenu par Mme Truchon et repasse le linge chez sa patronne dans l'immeuble voisin. Baquets, table à laver et battoir constituent son ordinaire.

Les cuiviers en tôle galvanisée pour le lessivage, les chaudières à vapeur, les premières machines à laver, les séchoirs à tringles, lesessoreuses sont réservés à l'usage professionnel en «demi-gros».

#### Le nouveau temple de l'hygiène

La normalisation des équipements s'impose peu à peu et les lavoirs rivalisent de confort : le lavoir est le nouveau temple de l'hygiène. La philanthropie parisienne n'est pas en reste et les industriels locaux financent des équipements destinés aux ouvriers, combinant bains-douches et lavoirs.

Née d'une fortune fondée sur la raffinerie de sucre de betterave, la fondation Lebaudy équipe l'hôtel pour hommes célibataires ouvert en 1910 rue de Charonne (11<sup>e</sup>) et les premiers logements ouvriers construits sous son égide, rue Ernest-Lefèvre et rue d'Annam dans le 20<sup>e</sup>. Bénéficiant d'un éclairage zénithal, renforcé par un éclairage électrique, la structure du lavoir, portée par des poutres maçonnées, détermine des espaces de lavage le long d'une allée centrale carrelée, où convergent les écoulements d'eau usée. Les boîtes à laver, protégeant verticalement le corps des éclaboussures, sont soigneusement alignées, les baquets de bois rangés sous les tables à laver. Au fond de l'enfilade, un cuvier pour bouillir le linge trône avec son couvercle amovible, mu par un treuil métallique. (Voir photo)

#### Reines de beauté et rois de lavoirs

L'élection annuelle de la «Reine des reines» par le Comité des fêtes de la Mi-Carême constitue une attraction certaine, bien que la presse déplore la faible représentation des lavoirs parisiens.



"Lavoir équipant un immeuble social Lebaudy, vers 1910"

Seuls 25 d'entre eux sont régulièrement représentés au concours institué en 1891.

En 1896, Henriette Defouloy remporte les suffrages locaux avant de se présenter à l'élection de la Reine des Reines organisée au Café Américain, sis place du Château d'Eau (1).

A l'instar de la Rosière, un prix de vertu remis à la mode vers 1830, la Reine a le sens du dévouement et de l'humilité. Son élection repose sur l'honorabilité de sa famille et ses qualités personnelles.

Dans la plus pure tradition carnavalesque, la lauréate flanquée de ses dauphines parade le jour de la Mi-carême dans un char fleuri, au cœur de l'imposant cortège formé par les corporations de métiers et les étudiants du Quartier latin. Le Président Félix Faure en personne lui remet un bracelet et une petite rente. La reine du bal évolue au bras du cavalier d'un jour, le «Roi de lavoir».

#### Carrières de blanchisseuses

Les parcours des Reines d'un jour sont contrastés. Mariages hâtifs, regrets ou succès d'entreprises-

gestion familiale de petites blanchisseries- rythment leurs vies de femmes.

Eugénie Petit, du lavoir Julien-Lacroix, attend son divorce, Marie Bonhomme, une autre reine issue du lavoir Jouye-Rouve, fourgue sa robe chamarrée au Mont-de-Piété.

Des heurts sans commune mesure avec les conditions de vie des femmes des asiles-ouvroirs municipaux. Destinés à «occuper les gens de main sans ouvrage», indigents mais valides, les centres associatif à l'hébergement collectif en dortoir un travail rigoureux en atelier.

Rue Fessart, près du luxuriant parc des Buttes-Chaumont, les femmes de l'asile Pauline Roland, nettoient, appréntent et plient le linge distribué dans les écoles, les mairies, les piscines.

Passée par le filtre obligatoire de l'asile de nuit George Sand, rue Stendhal (20<sup>e</sup>, détruit en 2015), les femmes sont soumises à une stricte discipline. Restructuré après une forte vague de contestation sociale, l'asile-ouvroir devenu résidence conserve sa lingerie jusqu'en 2013.

Autant de lieux emprunts d'une mémoire bien vive... ■

ANNE DELAPLACE



"Modèle de lavoir idéal" in Jules Moisy, les lavoirs de Paris, 1898



Atelier de blanchisserie en 1938, "asile-ouvroir" Pauline Roland